Remember : Memento mori, victimes et bourreaux

Remember (Atom Egoyan)

Gorik de Henau

Traducteur : Emilie Syssau

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/5659>

DOI : 10.4000/temoigner.5659

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 2 avril 2017

Pagination : 9-12

ISBN : 978-2-930953-00-7

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Gorik de Henau, « *Remember : Memento mori, victimes et bourreaux* », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 124 | 2017, mis en ligne le 30 novembre 2021, consulté le 01 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/5659> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.5659>

REMEMBER : MEMENTO MORI, VICTIMES ET BOURREAUX

CINÉMA Par son ingénieuse structure narrative, *Remember*, d'Atom Egoyan, déclenche une série de questions sur un passé chargé. Car, septante ans après, nous n'en avons toujours pas terminé avec l'héritage des camps nazis.

Un homme âgé se réveille dans son lit et appelle sa femme. Elle n'est pas là. Au mur sont accrochés un chapeau de paille et une robe, qu'il caresse. L'homme ouvre la porte et demande où est sa femme. Il apparaît que nous sommes dans un endroit bien différent de celui que nous avons d'abord imaginé, car d'une chambre douillettement aménagée, on passe à l'environnement impersonnel d'une maison de retraite. Ce n'est pas la seule surprise que réserve *Remember*, un film qui prend le spectateur à contrepied.

Dans cette scène, nous faisons la connaissance de Zev. Il porte au cou une chaînette à laquelle pend une étoile de David, nous apprenons maintenant qu'il est juif. Peu après, on peut distinguer un tatouage sur son avant-bras gauche, un nombre à six chiffres. On comprend alors qu'il était détenu à Auschwitz-Birkenau, seul camp de concentration où les internés se voyaient infliger un tel code d'identification. Zev semble souffrir d'une forme sérieuse de démence. Mais ce n'est pas grave : son ami Max Rosenbaum a tout récapitulé dans une lettre qu'il lui a confiée. Il y décrit dans les moindres détails la tâche que Zev doit exécuter ; chaque fois que celui-ci perd à nouveau la tête, il lui suffit de se référer à cette lettre.

Plusieurs nazis ont pris une nouvelle identité à la fin de la Seconde Guerre mondiale afin d'échapper aux poursuites et d'émigrer aux États-Unis sous un faux nom. L'homme responsable de la mort de leurs deux familles, le *Blockführer* Otto Wallisch, mène ainsi à présent sa vie sous le nom de Rudy Kurlander. Quatre hommes portent ce nom en Amérique du Nord. Zev

doit aller les trouver un à un, déterminer si l'individu en face de lui est bien Wallisch et, si c'est le cas, l'assassiner. Tandis que Zev parcourt la liste, son fils entame des recherches. Nous sommes au quart du film, et avons fait connaissance avec les personnages les plus importants, nous connaissons le litige dramatique ainsi que la trame narrative : la liste. Nous voilà concernés.

Mais est-ce vraiment aussi simple qu'il semble à première vue ? Revenons un peu en arrière et replaçons les choses dans un contexte cinématographique. L'association entre perte de mémoire et mission vengeance était déjà la force motrice à l'œuvre dans *Memento* (Christopher Nolan, 2000), où un homme frappé d'amnésie part à la recherche des assassins de sa femme. Dans *De zaak Alzheimer* [La Mémoire du tueur] (Erik Van Looy, 2003), un tueur à gages frappé d'un début d'Alzheimer se retrouve impliqué dans un scandale pédophile. Généralement, le motif de la vengeance au cinéma a mauvaise réputation en raison de films réactionnaires avides de sensation comme *Death Wish* [Un justicier dans la ville] (Michael Winner, 1974). Mais ...

●●● certains films « de vengeance » liés à la Shoah ont su se distinguer.

Dans *Marathon Man* (John Schlesinger, 1976), Dustin Hoffman s'attaque au chef (Laurence Olivier) d'un réseau de criminels nazis en fuite qui font du trafic de diamants provenant de victimes de guerre juives. *This Must Be the Place* (Paolo Sorrentino, 2011) traite d'une ancienne idole du rock qui apprend à l'enterrement de son père que celui-ci a été brutalisé à Auschwitz par un officier SS ; il part alors bravement défier l'homme. Le film uruguayen *Mr. Kaplan* (Álvaro Brechner, 2014) illustre toute l'absurdité des missions vengeresses à un âge avancé. Un octogénaire juif y entreprend sur un coup de tête une descente chez un mystérieux Allemand qui n'est finalement pas le criminel nazi qu'il avait en vue. Et, concernant le thème voisin des criminels de guerre japonais, citons *The Railway Man* [Les Voies du destin] (Jonathan Teplitzky, 2013 ; chronique dans le numéro 122 de *Témoigner. Entre histoire*

et mémoire), où un ancien prisonnier de guerre britannique se retrouve face à son ancien bourreau et renonce à ses projets de vengeance.

La réalisation est cette fois du cinéaste canadien Atom Egoyan, qui se penche pour la première fois sur le thème de la mémoire juive. Surtout connu pour ses films traitant des problèmes de communication dans une société déboussolée (*Family Viewing*, *Exotica*, *The Sweet Hereafter* [De beaux lendemains]), il a ensuite tourné deux films dans lesquels il aborde la mémoire du génocide arménien en 1915, du point de vue des générations nées durant la diaspora. Le film expérimental *Calendar* (1993) entremêle une commande passée à un photographe (prendre des photos d'église arménienne) et la vie amoureuse de celui-ci. Dans *Ara-rat* (2002), selon certains le premier film anglophone sur le génocide arménien, Egoyan montre en quoi la mémoire peut parfois être perfide en fonction des intérêts variables des personnes concernées.

Remember renferme aussi une problématisation similaire de la vérité unique. En littérature, les auteurs tempèrent souvent la revendication d'authenticité en créant un narrateur suspect qui donne au lecteur une version partielle et subjective des faits. Dans *Remember*, la posture narrative est tout aussi impersonnelle et objectivante, ce qui tient au caractère illustratif du cinéma en tant que médium. L'élément troublant, la lettre, s'entrelace ici à l'intrigue. Par commodité, le spectateur part du principe que l'information qu'elle contient est correcte, bien qu'il ne puisse en être absolument certain. Tout est narré de façon cohérente dans la perspective du protagoniste ; nous découvrons avec lui le contenu de la lettre, sans aucune autre information extérieure qui nous permettrait d'en vérifier la véracité.

Par moments, le feu vacillant de la mémoire de l'homme semble ravivé par des motifs audiovisuels. Ainsi, il réagit en entendant la pluie tambouriner sur

le toit et quand il est témoin de déflagrations dans une mine. Certains de ces motifs génèrent une association d'idées avec la mémoire (cinématographique) collective relative à la Shoah, par exemple les hurlements d'un haut-parleur dans une gare routière ou des wagons de marchandises rouillés dans le nord-ouest des États-Unis. La scène du mur d'eau décoratif d'un hôtel est frappante. Zev essaie d'y passer la main, comme s'il voulait le franchir, retourner à un endroit ou à une période où il pouvait encore faire confiance à sa raison, où il savait encore qui il était. De façon très significative, nous voyons cette image en perspective inversée, la caméra filmant depuis l'endroit vers lequel il veut aller.

La musique sert aussi de terme évocateur tout au long du film, émaillé de mélodies de Wagner et Mendelssohn, tandis que la bande sonore proprement dite est dominée par des sonorités de violoncelle mélancoliques, voire élégiaques. À un moment donné de ●●●

© Entertainment One

... ses pérégrinations, Zev tombe sur un piano et se met spontanément à jouer la musique de sa jeunesse – souvenirs d'un passé dénué de problème, qui n'était pas contaminé par son état médical. Il dit à un auditeur admiratif : « My piano teacher told me the three most important composers are Mendelssohn, Meyerbeer en Moszkowski » [Mon professeur de piano m'a dit que les trois compositeurs les plus importants étaient Mendelssohn, Meyerbeer et Moszkowski] – tous trois, notons-le, sont d'origine juive.

Sur le plan visuel, on note l'utilisation ambivalente du motif de l'étoile, à travers le pendentif en étoile de David au cou de Zev, dans l'insigne d'un policier antisémite et comme logo d'une compagnie de bus. Avec ces subtiles allusions au judaïsme et à la Shoah, Egoyan joue en permanence avec le spectateur.

Remember est le premier scénario filmé du quasi inconnu Benjamin August. D'origine juive, il n'aurait, selon *Wikipedia*, perdu aucun parent direct lors de la Shoah. L'intrigue serait par ailleurs imprégnée de son expérience de professeur d'anglais au Vietnam, où il a été amené à réfléchir à l'héritage (souvent violent) laissé par l'armée américaine dans ce pays. Scénariste et réalisateur présentent l'intrigue dans les règles de

l'art et entretiennent l'obscur tension jusqu'à la fin. Mais on s'interroge sur leurs intentions.

La dernière génération des rescapés des camps de concentration nazis s'éteint lentement, la poignée de survivants est maintenant très âgée. Au moment où la source constituée par les informations de première main menace de se tarir, la société arrive à un point charnière : que faire de cet héritage ? Dans quelle mesure avons-nous tiré les leçons du passé ? Va-t-on tourner la page et faire table rase, avec le risque de reproduire les mêmes erreurs ? *Remember* menace de subordonner toute cette problématique à une intrigue captivante, qui, conformément aux consignes des manuels de scénario américains, contient un tournant inattendu remettant en question tout ce qui précède.

Il existe un nom pour ce type de récits faciles à prétexte historique : exploitation. *Remember* n'a en effet rien à dire sur les événements survenus dans les camps ni sur l'interaction entre *Blockführer* et détenus, sur laquelle le film assied cependant sa légitimité. Et, si on y réfléchit à froid, l'hypothèse même du film, que nous ne dévoilerons pas ici, est invraisemblable (ce qui est certes le cas de nombreux thrillers et autres films à intrigue). *Remember* semble donc davantage contribuer au débat sur l'absurdité ou non du thème de la mémoire, le film ayant le mérite de présenter ce phénomène au grand public. ■

Gorik de Henau

Mémoire d'Auschwitz ASBL

Traduit du néerlandais par Emilie Syssau

→ Plus d'infos

◆ *Remember* d'Atom Egoyan (2015)

Avec : Christopher Plummer (Zev Guttman), Martin Landau (Max Rosenbaum), Jürgen Prochnow (Rudy Kurlander n°4)
e.a. – 94 minutes.

→ Bibliographie

◆ *Wikipedia*, entrée Benjamin August, https://en.wikipedia.org/wiki/Benjamin_August, consulté le 11 septembre 2016.

◆ Jordan Adler, « Movie about Nazi war criminals opens this week », *The Canadian Jewish News*, 22 octobre 2015, <http://www.cjnews.com/culture/entertainment/movie-about-nazi-war-criminals-opens-this-week>, consulté le 11 septembre 2016.